

Connaitre le pays de l'autre genre !

La nécessité d'une affirmation plus offensive de la mixité, au delà de la position de principe contre les discriminations, doit valoriser les relations entre « personnes humaines » qui incluent toutes les différences. S'appuyant sur l'anthropologie, l'auteur avance le concept de « troisième sexe social » comme une « fiction un peu réelle » !

Bernard Doray :
psychiatre et
psychanalyste

La lecture des réflexions des enseignants d'éducation physique et sportive (ces trois mots sont à prendre en considération), montre une diversité de situations, des questionnements vifs, et laisse en même temps le sentiment que même si l'enseignant est en situation d'inventer des règles, d'organiser des dispositifs expérimentaux, il a en face de lui une réalité qui le dépasse, ce qui n'a évidemment rien d'étonnant. D'autre part, de ces points de vue croisés émerge tout de même une position très partagée : la mixité est un défi et il faut le relever. Parce que la laïcité suppose qu'il n'y ait pas d'apartheid des sexes, que l'on affirme que tous les humains appartiennent à la même engeance, et que finalement, à l'école, on est des personnes humaines avant d'être ceci ou cela.

Pour ma part, je suis d'une génération qui n'a pas connu la mixité et en jetant un regard rétrospectif sur ma névrose personnelle et sur le souvenir diffus que j'ai de celles de mes camarades d'infortune, je peux apporter ma voix sans l'ombre d'une hésitation à ce changement. Hourra ! la mixité, donc. Reste qu'à l'évidence, pour le sport, ce n'est pas simple. Une première considération saute aux yeux : la pratique sportive peut être extrêmement diverse, mais la compétition y est particulièrement valorisée, et même si des enseignants d'EPS, voulaient inventer autre chose, dans un système scolaire où les notations jouent le rôle qu'elles jouent, il faudrait faire une proposition bien argumentée. Or, la compétition, c'est le binaire gagnant/perdant et notre société est mal équipée idéologiquement pour mettre un peu de souplesse dans le schéma « podium ou pas podium ».

Ici, je pense à une autre situation que j'ai relatée ailleurs : à Gaza, une ONG qui s'occupe d'enfants. Le jeu des chaises musicales y est prisé parce qu'il utilise de manière ludique la vigi-

lance et le sentiment d'alerte qui intoxique autant les enfants que les adultes dans la situation faite à cette population par l'armée israélienne. Mais pour la même raison ce jeu a une résonance lourde : que celui qui n'a pas su se mettre à l'abri assez tôt quitte à bousculer ses petits camarades soit éliminé a une signification métaphorique inacceptable pour une population qui résiste collectivement dans un esprit d'entraide. Ce qui a alors été inventé, c'est qu'il n'y ait jamais de perdant véritable. Simplement, à chaque tour, on invite l'éliminé à revenir en offrant quelque chose au groupe : une blague, une mimique, etc. Ainsi, l'élimination n'est jamais le dernier mot de ce tournoi ou la valeur de la performance sur un plan se compense par la créativité sur un autre plan. Et cette métaphore de la force et de la ruse généreuse peut se poursuivre dans un temps commun et pour une durée plus ouverte que celle que fixe la machine à éliminer. Cette réflexion sur la compétition m'en amène une seconde.

Le paradigme des sports les plus prisés est « Citius ! Altius ! Fortius ! » (plus vite, plus haut, plus fort !). Dans la compétition d'athlétisme l'instrumentation du corps est minimaliste (crampons, perche...) et toute la noblesse du sport est alors d'accomplir des exploits avec un corps presque nu et non trafiqué. Cette vision du sport a une grande et très respectable histoire, mais le fait est qu'elle valorise le corps masculin par rapport au corps féminin, et que cette vénérable antériorité patriarcale venue des premières compétitions dans le monde occidental, continue à dominer d'autres valeurs comme : plus malin ! moins perso ! plus harmonieux ! plus délectable !, etc. On pourrait imaginer que les élèves soient invités à réfléchir à tout cela, avec si possible un peu d'humour et d'invention car sinon le système binaire gagnant/perdant se com-

plique en un système « G. comme gagnant et comme garçons »/« filles perdantes ».

Beaucoup des enseignants qui se sont exprimés utilisent en faveur des filles un système de type handicap pour tourner la difficulté : avantages, discrimination positive, etc. Manifestement cela ne satisfait pleinement personne tout à fait, d'autant que cela semble homologuer l'idée que filles seraient des garçons avec quelque chose en moins que l'on pourrait compenser avec un « quelque chose en plus » qu'elles n'auraient pas toutes seules.

Évidemment, je n'ai pas de solution à toutes ces questions, mais je pense que l'on pourrait tout de même revenir à la source. On voit la mixité comme quelque chose qui va contre la discrimination. Mais au positif, de quoi s'agit-il ? Il s'agit du fait qu'avant d'être garçon ou fille, femme ou homme, on est personne humaine. Et cette désignation de personne humaine inclut toutes les différences : de sexes, de cultures, de religions ou de non religion, de couleur de peau, de configuration et de couleur du système pileux, etc., jusqu'à l'accès ou non au langage, si l'on veut bien admettre qu'un « autiste » est aussi une personne.

S'agissant du genre sexuel la question est alors : comment nous représentons-nous le fait que nous sommes des êtres génériquement sexués au-delà même du fait que nous soyons sexués de manière particulière dans un genre ou dans l'autre ?

La psychanalyse a sa réponse : nous avons tous un fond de bisexualité, et la biologie ne dément pas aujourd'hui ce point de vue qui était avant-gardiste à l'époque de Freud. Il y a donc une sorte de troisième sexe qui englobe la possibilité des deux par lesquels nous nous identifions généralement sur un mode binaire.

La médecine de son côté en répond en manipulant la fiction du « transsexualisme primaire » [Robert J. Stoller, 1968] pour permettre aux chirurgiens de trancher des verges de demandeurs de « changement de sexe » sans risquer la Cour d'assise. Les travaux que j'ai pu faire et qui concernent la clinique des personnes demandeuses des dits « changement de sexe » ont attiré mon attention sur le fait qu'une condition souvent retrouvée pour cette demande d'exil de



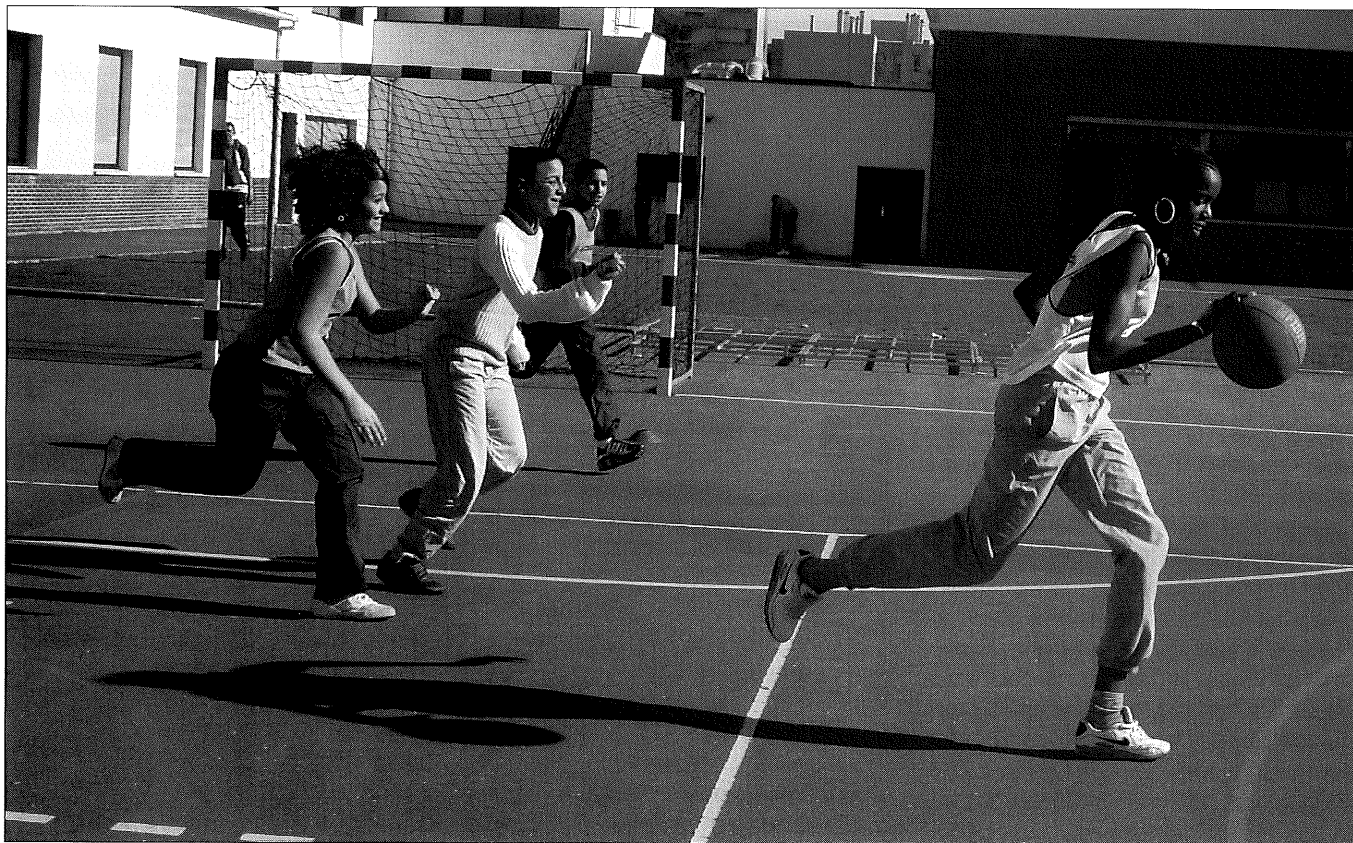
D. R.

son identité sexuée d'origine, est une maltraitance très profonde de l'identité humaine tout court. Ces personnes méritent toute notre estime et notre soutien parce qu'elles explorent des chemins vertigineux, pour répondre à une condition subie par un acte actif de liberté. Mais leur parcours est trop solitaire, trop basé sur une dégradation identitaire initiale pour nous inspirer à faire vivre de manière allègre et dans une situation pratique comme celle de la mixité sportive, l'universalité de l'existence d'un invisible « troisième sexe ».

Alors, on peut se tourner vers l'anthropologue.

Bernard Saladin d'Anglure, à partir de son travail dans la culture des Inuits, a déployé le concept d'un « troisième sexe social ». En réponse à une question qui lui était posée lors d'un débat sur ce qui sépare ce concept de celui de la « bisexualité » avancé par la psychanalyse, il précisa l'importance qu'il attache au caractère explicitement ternaire de ce qu'il a en vue. En somme, parler de « troisième sexe social » n'est pas seulement une manière un peu précieuse de dire l'ambiguïté de la sexuation : c'est une façon de désigner une force matérielle qui affirme la présence du même dans la loi de la différence :

« Une structure binaire est une structure d'ordre (mais elle est) fragile face aux catastrophes et aux crises. (...) »



Tessa Polak

⇒ Une structure ternaire est plus appropriée. Les chamans, qui ont passé dans leur enfance et leur adolescence les barrières de sexes, sont des pompiers pour les crises... »

Concrètement, la puissance de cohérence qu'instaure ce « troisième sexe social » dans les rapports sociaux entre les sexes se manifeste chez les Inuits de différentes manières et à différents niveaux.

C'est notamment la manipulation du sexe naturel des enfants. En clair, les rêves des mères pendant leur grossesse et la validation sociale dont ils sont l'objet ensuite, ont une part déterminante dans la réincarnation transitoire de défunts éponymes dans le corps d'enfants. Ces ancêtres peuvent ne pas avoir le même sexe biologique que l'enfant. Cette forme de transsexualisme culturellement réglé crée dans le groupe social une population enfantine et juvénile relativement importante (de l'ordre de 20% des classes d'âge concernées) qui est entre deux sexes avant d'être réintégrée à la puberté dans son sexe biologique. Ainsi, le « troisième sexe social » prend-il, chez les Inuits, une consistance sociologiquement repérable et il s'agit d'une véritable force sociale, ne serait-ce que par le fait que le chama-

nisme a directement partie liée avec lui dans le recrutement de ses praticiens. Plus généralement, cela instaure un espace au sein du corps social qui comprend, écrit Saladin d'Anglure, « les hommes à identité féminine et les femmes à identité masculine » et qui « joue un rôle essentiel dans la société, celui de la communication et de la médiation entre les humains et les diverses composantes de l'univers ». Comme on le voit, cela ne suppose pas seulement une capacité de la société à manipuler les frontières entre les générations et les sexes là où la psychanalyse fait ressortir les fantasmes individuels associés au développement de l'identité de l'enfant lors de la constitution du « complexe d'Œdipe », mais cela implique aussi la constitution d'un espace matériel et idéal où peut se projeter ce sexe « métaphysique », évadé de son enveloppe immédiatement visible. Et l'observation semble confirmer ce que l'on pouvait attendre. Celles et ceux qui sont passés par ce trajet du transsexualisme culturel sont des êtres généralement plus mûrs et plus tolérants que ceux qui n'ont jamais connu ce dépotage.

Naturellement, il est peu probable qu'à partir de cette contribution à la revue

Contre Pied se mette rapidement en route une expérimentation à grande échelle d'un transsexualisme culturellement réglé sur le mode Inuit, qui aide dans toutes les structures de l'Éducation nationale les garçons et les filles à connaître autant que possible de l'intérieur le pays de l'autre genre. Mais je pense que l'on peut tout de même retirer une leçon forte de la réflexion de l'anthropologue : il y a mûrissement des relations entre les genres par le fait même que le débat sur le bon usage pratique de la mixité est posé, parce que ce débat, quel qu'en soit la forme, installe sur une scène sociale les conflits intérieurs des enfants et plus encore des adolescents, sur leur propre orientation sexuelle. Il pose la question du « troisième sexe » comme une fiction un peu réelle qui permet d'envisager en tout cas que l'on pourrait être l'autre. La « déprivatisation » de ce débat intérieur, cet étayage par la gestion des questions pratiques de l'exercice sportif en mixité, pourra contribuer à la qualité du choix subjectif de l'identité, et de la qualité de ce choix subjectif dépendra pour partie la compréhension et le sentiment de mutualité l'homme ou la femme à venir développera vis-à-vis de l'autre genre □